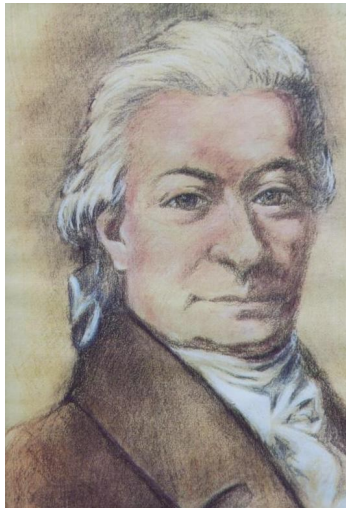


Le MARQUIS de PERUSSE des CARS et la PHYSIOCRATIE

M. de Pérusse

Louis Nicolas de Pérusse des Cars dont le nom est le plus souvent associé à celui des Acadiens qu'il reçut sur ses terres au XVIIIe siècle est un personnage important du Châtelleraudais qui mérite, à plus d'un titre, d'être connu.



Portrait de M. de Pérusse des Cars, musée acadien d'Archigny
Cliché de M. Gagnaire

Né en 1724 dans une famille de haute noblesse limousine dont la notoriété remonte au IXe siècle, il est le dernier enfant d'une fratrie de dix.

Très jeune, il entre au service de l'armée. Il y fait une brillante carrière, franchissant rapidement les grades subalternes avant de commander un régiment à l'âge de 20 ans.

Après de nombreuses campagnes et des années de métier, le marquis de Pérusse des Cars possède à la fin de sa carrière active, un régiment de son nom stationné en Westphalie-Rhénanie.

A 26 ans, en 1750, il épouse une très riche héritière du Bas-Poitou, Jeanne de la Hette d'Artaguette d'Yron qui lui donnera trois enfants, deux garçons et une fille. Le fils aîné, décédé à l'âge de 10 ans, est inhumé en l'église Saint-Ambroise de Monthoiron. Après son mariage, la seigneurie de Monthoiron intéresse vivement le Marquis et on le voit, trois ans plus tard, effectuer ses premières visites et faire dresser un état des lieux. C'est en 1755 qu'il acquiert définitivement, pour un prix relativement bas, le château, et son importante ferme, cinq métairies et des terres. A cette époque, il est toujours militaire ce qui ne l'empêche pas de faire de grands projets pour son domaine...



Le château de Monthoiron et la tour ronde, cliché de Cl. Pauly

C'est le siècle des Lumières et il partage avec enthousiasme, les idées des Physiocrates. Il ne va d'ailleurs pas tarder, avec la fougue qui le caractérise, à faire ses premières expériences en semant du trèfle dans les allées d'un bois ! Partout ses

terres délaissées et ravagées par une succession de guerres sont en piteux état, incultes et couvertes de brande.

A partir de 1760, les événements vont se précipiter. Cette année-là, le colonel de Pérusse est grièvement blessé à la bataille de Klosterkamp, près de Düsseldorf. Laissé pour mort sur le champ de bataille avec sept blessures dont il gardera des séquelles, il est contraint d'abandonner l'armée pour un temps. Cette activité militaire interrompue le rapproche de Monthoiron et de ses projets agricoles. Mais encore lui faut-il les réaliser. La Westphalie, il connaît bien. Depuis de nombreuses années, il y a son régiment et il va prendre régulièrement les eaux à Aix-la-Chapelle. Ses séjours en Allemagne lui ont permis de voir combien la culture y était florissante et les moyens employés efficaces. Si l'on défrichait ses terres de brandes, s'il utilisait les mêmes techniques, rien ne devrait s'opposer à remettre ses sols du Poitou en culture. Il lui faut des bras, des gens compétents et du matériel. C'est en Westphalie qu'il va les trouver.

Quatre familles de la religion « *catholique, apostolique et romaine* », excellents agriculteurs et de bonne moralité, choisies par le marquis de Pérusse arrivent à Monthoiron fin septembre 1762. Elles viennent par la route et apportent dans leurs chariots du matériel agricole et des semences. Elles sont accompagnées par des artisans qui s'emploieront sur place à fabriquer et à entretenir le matériel. Les conditions faites à ces cultivateurs et définies par un statut, sont suffisamment intéressantes pour attirer de nouvelles familles qui viennent d'elles-mêmes et que le Marquis n'a pas le cœur de renvoyer. Ces arrivées imprévues, dix familles au total, déstabilisent le programme bien établi par M. de Pérusse qui très rapidement va être confronté à de sérieux problèmes financiers. Ses nombreuses demandes d'aide faites à l'Etat restent sans réponse. Il n'obtient aucun subside si ce n'est une somme

dérisoire et il dépense alors une grande partie de sa fortune¹ pour assurer la survie de sa colonie.

Après des années de travail acharné, les rendements paraissent satisfaisants mais on s'aperçoit vite, avec le temps, que les terres sont vraiment pauvres et que les récoltes sont de plus en plus médiocres. Ce constat, ajouté aux difficultés d'intégration provoquées par l'hostilité de la population, va amener la colonie allemande, à partir de 1770, à se désagréger peu à peu. Beaucoup de colons repartent en Allemagne, certains restent et francisent leur nom. Trois familles seulement s'implanteront dans la région sous leur véritable nom et feront souche.

En 1763, à l'époque où il se débat avec les arrivées de nouvelles familles allemandes, et qu'il a de gros problèmes matériels et financiers, Pérusse nous fait la surprise d'acheter le château de Targé ! Il y entreprend d'importants travaux destinés à transformer les bâtiments en résidence d'agrément. Des dépenses, des dettes qui ne seront pas réglées à la Révolution. A sa charge, désormais, deux importantes résidences, deux régisseurs aidés d'un personnel considérable à gager : la note est lourde.



Le château de Targé, cliché de Cl. Pauly

¹ Et surtout de celle de sa femme qui, quelques années plus tard, n'hésitera pas à avoir recours à une séparation de biens.

Mais le Marquis ne cesse de nous surprendre... Toujours très occupé sur ses terres, déçu sans doute par le désengagement partiel des Allemands, il va, en acheteur incorrigible, vers 1770, porter son intérêt ailleurs. Ce sera vers le duché de Châtellerauld qui se trouve libre. Il dit avoir « *l'amourance* » de cette ville qu'il domine du haut de Targé. Il trouve dans un premier temps, un co-acheteur en la personne du marquis de Voyer d'Argenson, seigneur des Ormes et ami. Mais cette proposition n'aura pas de suite et c'est finalement M. d'Argenson qui abandonne sa prétention au duché.

Voilà donc M. de Pérusse des Cars, duc de Châtellerauld lancé dans une nouvelle aventure qui devrait, même si cet achat lui en coûte, lui apporter des revenus substantiels si l'on additionne tous les droits seigneuriaux auxquels il peut prétendre.

Hélas ! Les finances du Roi sont elles aussi en bien mauvais état et Louis XV ne tarde pas à réclamer, pour lui, tous les bénéfices du duché ou presque. Désillusion, on s'en doute, pour le Marquis qui, s'il n'a plus les bénéfices escomptés, se doit tout de même de subvenir à quelques obligations, en outre à l'entretien de certains bâtiments publics.

Or, c'est à ce moment là qu'une embellie s'annonce. 1772, le ministre Bertin qui n'a pas oublié l'expérience allemande de Pérusse lui propose de recevoir des Acadiens sur ses terres : des familles entières que le Gouvernement avait, en quelque sorte oublié depuis des années dans nos ports atlantiques après que les Anglais les eussent chassées de leurs terres acadiennes. Pour le marquis de Pérusse, cette fois, les choses semblent intéressantes. L'Etat alloue une petite somme aux Acadiens, les terres ne sont pas riches mais il compte en tirer quelque rapport, on parle de construire des maisons pour accueillir ces nouveaux colons, ce qui ne peut que donner de la valeur à ses terres. Puisque l'Etat veut bien l'aider un peu, Pérusse accepte avec enthousiasme cette proposition. Une manière aussi pour lui, s'il réussit, de faire oublier le semi-échec allemand. Il faut

faire vite, les Acadiens attendent. Et le Marquis, plein d'allant, se transforme en chef de chantier ! C'est lui qui fait venir des maçons de Normandie pour faire le pisé des murs, qui constitue les équipes d'ouvriers avec des habitants réquisitionnés dans le cadre des corvées et des Acadiens déjà arrivés. C'est par lui aussi que transitent les matériaux de construction : ardoises, bois... Cinquante huit maisons seront réalisées sur les cent cinquante prévues, faute de temps, faute d'argent.

Peu d'Acadiens donc pour venir habiter ces superbes maisons modernes et fonctionnelles. La plupart d'entre eux resteront dans le faubourg de Châteauneuf, mal logés. Le Marquis a fait tout son possible pour trouver du travail de filature à quelques femmes. Pour ceux installés sur « la Ligne », on crée une école d'agriculture afin d'apprendre le métier de la terre à ces hommes habitués à celui de la mer. Un agronome des plus compétents, M. Sarcey de Sutières, est dépêché de la région parisienne pour suivre les travaux d'aménagement et pour gérer cet apprentissage. Une fois encore, la malchance s'acharne sur le Marquis. Les Acadiens qu'on lui envoie ne sont pas des cultivateurs, parmi eux beaucoup de vieillards, des femmes et des enfants, quelques hommes vigoureux aussi... Parmi eux des meneurs qui, voulant à tout prix rejoindre la Louisiane, mettent toute leur énergie à « saboter » l'établissement. Des incidents sérieux éclatent. Une atmosphère détestable règne vers 1775. Elle désole M. de Pérusse et son ami M. de Blossac, intendant du Poitou chargé de l'Etablissement acadien. Ils ne voient le salut de la colonie que dans le départ des agitateurs. Malheureusement ceux-ci entraîneront avec eux un nombre considérable de familles. En 1776, un départ massif par la Vienne et la Loire mènera ces Acadiens vers Nantes où ils attendront une bonne dizaine d'années avant de rejoindre la Louisiane, objet de tous leurs désirs. Quelques familles choisissent de rester à Archigny.

Choyées par le Marquis, elles devront, elles aussi, attendre très longtemps pour obtenir leur titre de propriété.

Le calme revient dans la communauté et dans la seigneurie. Pendant quelques années c'est le quotidien ordinaire, presque banal. Un grand calme... celui qui précède la tempête !

Nous sommes en 1787. On institue le système des Assemblées provinciales qui doivent ouvrir la voie aux Etats généraux. Les récoltes sont désastreuses, la misère est grande.

En 1789, le marquis de Pérusse des Cars est élu représentant de la Noblesse pour le Châtelleraudais. Mais, se sentant fatigué, il renonce à cette fonction. Après un nouveau vote, c'est son fils François qui est élu.

La tempête annoncée est bien là, même si à la campagne elle n'a pas l'ampleur de la ville. Châtelleraudais apprend la prise de la Bastille le 23 juillet. Des réunions contre révolutionnaires ont lieu au château du Fou, dans la paroisse de Vouneuil. M. de Pérusse ne manque pas d'y assister. Il s'assure de la sécurité de ses gens, de sa famille et de ses biens, pour une bonne partie du moins, et après avoir mis de l'ordre autour de lui, en 1791, il quitte la France pour rejoindre la Westphalie, comme bon nombre de nobles, fidèle jusqu'au bout à ses idées royalistes. On ne sait rien de sa vie outre Rhin. On apprend son décès quatre ans plus tard, en Allemagne, à Paderborn.

Le marquis de Pérusse des Cars, qui avait toujours fui la Cour et les honneurs auxquels il avait droit, était resté très prêt de la campagne et du « petit peuple » qu'il côtoyait régulièrement et qui avait pour lui un immense respect. Et si les biens des Cars ont été respectés par les citoyens, ils n'ont pas échappé, en 1793, à la vente des Biens nationaux. Les châteaux achetés par « des hommes de paille » revinrent dans la famille après l'époque révolutionnaire. Targé fut racheté par Emilie, la fille et Monthoiron par François, le fils, militaire attaché à la personne du comte d'Artois, futur Charles X.

Le petit-fils et l'arrière petit-fils du Marquis s'établiront, au cours du XIXe siècle sur le domaine de la Roche de Bran, à

Montamisé poursuivant l'œuvre commencée par leur aïeul sous l'influence de la physiocratie.

La physiocratie

Attardons-nous quelques instants sur cette doctrine économique qui a contribué à l'évolution de l'agriculture et des mentalités.

A partir de 1730, l'intérêt porté à l'agriculture se développa en Europe. Si l'Angleterre était très en avance sur son temps dans ce domaine, la France piétinait et les paysans continuaient à travailler comme au Moyen-Age. Pour les acheteurs éventuels la terre n'était pas une valeur sûre et les seigneurs ou gens d'église, qui naguère avaient réalisé de fructueuses opérations de défrichements, d'assèchements, se désintéressaient de leurs domaines et ne voyaient plus en eux que la possibilité de rentrées d'impôts.

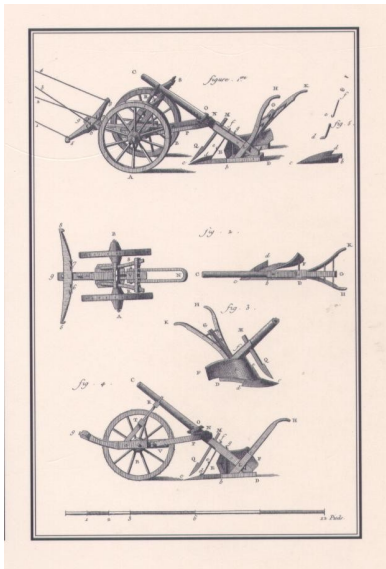
Dès le XVI^e siècle, d'éminents agronomes², parmi lesquels Bernard Palissy et Olivier de Serres, se penchèrent sur les problèmes de l'agriculture française.

Mais il fallut attendre la seconde moitié du siècle des Lumières pour qu'une première école d'économistes politiques, les physiocrates, réussissent à tirer l'agriculture de son engourdissement. La doctrine des physiocrates était simple : la terre est la source unique de richesses et les plus grands noms de cette époque (Diderot³, Dupont de Nemours, Mirabeau, Turbilly, Voltaire...) adhérèrent à cette idée. Les ministres eux-mêmes (Bertin, l'Averdy, Trudaine de

² L'agronomie est l'étude scientifique des relations entre les plantes cultivées, le milieu et les techniques agricoles. (CABOURDIN Guy et VIARD Georges, *Lexique historique de la France d'Ancien Régime*, Paris, 1985).

³ Denis Diderot fut le maître d'œuvre de l'Encyclopédie, un « *Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers* » vaste ouvrage en 17 volumes de texte et 11 volumes de planches. Ces recherches qui durèrent de 1751 à 1772 résument toutes les aspirations et les idées de ces hommes éclairés.

Montigny, Turgot, Calonne...)⁴ étaient acquis à ces idées nouvelles et s'efforçaient de les mettre en pratique. Les agronomes tentèrent alors de faire appliquer les idées généreuses mais purement théoriques des physiocrates. La



Agriculture – Labourage
Encyclopédie Diderot et d'Alembert

vague d'agronomie et l'école physiocratique furent sensibles dans le Poitou en particulier grâce à la propagande diffusée par les « *Annonces, affiches, nouvelles et avis divers du Poitou* », publication hebdomadaire fondée le 1^{er} janvier 1773 par Jouyneau des Loges, commis de l'intendant de Blossac à laquelle collaboraient M. de Sutières et un certain Joseph Coll, des proches du marquis de Pérusse des Cars, seigneur de Monthoiron.

Dans notre région comme dans beaucoup d'autres, les mutations agricoles se traduisirent par deux ordres de transformations : une reprise des défrichements vers 1760, et l'apparition timide des prairies artificielles. Le besoin de terres nouvelles, pour une population rurale en croissance démographique, encourageait le défrichement de terres qui n'étaient plus cultivées depuis de nombreuses générations.

⁴ Bertin institua dans ses bureaux une section d'agriculture et souhaita créer des Sociétés d'Agriculture. Par la Déclaration de 1766, le Roi encouragea les efforts par des exemptions de toutes sortes accordées aux défricheurs.

Mais pour cela il fallait changer les techniques et... les mentalités. Une rude tâche à laquelle s'attelle M. de Pérusse, avec enthousiasme et méthode.

Pour moderniser sa seigneurie, il n'hésite pas à faire venir, dès 1762, des cultivateurs allemands dont l'expérience est reconnue et qu'il a vu travailler lors de ses nombreux séjours en Allemagne, et au cours de ses campagnes militaires ou de ses cures. Ceux-ci arrivent accompagnés d'un maréchal-ferrant, d'un bourrelier, d'un charron, d'un taillandier qui travaillent sous le regard des Monthoironnais, sûrement très étonnés !

Car pour mener à bien le difficile travail de défrichement, le marquis l'a compris, il faut des gens compétents, du matériel performant⁵ et des chevaux pour faciliter les labours. M. de Pérusse possédera d'ailleurs un important haras dont il était très fier.

Défricher, certes, mais ensuite cultiver. Cultiver de façon raisonnée :

- ✓ développer les prairies artificielles en trèfle et luzerne pour récolter de la nourriture pour le bétail en hiver et ainsi remédier à l'achat régulier de grande quantité de foin, hors de la région
- ✓ augmenter la production de céréales, de légumes (choux, navets, pois, pommes de terre...), de fruits, particulièrement de la vigne sur les coteaux de Targé
- ✓ améliorer les terres si pauvres par le marnage

Le Marquis, très méticuleux, ne manque pas de tout prévoir dans ses nombreux plans et notes. Et pour mettre au point ces expériences, une école d'agriculture sera aménagée dans la métairie de Champ-Fleury, paroisse de Leigné-les-Bois où les colons acadiens viendront s'initier aux côtés des Allemands déjà en place. M. Sarcey de Sutières, directeur de l'Ecole royale d'Agriculture, près de Compiègne, dispensera pendant plusieurs années des conseils avisés.

⁵ Comme la charrue à soc en fer.

M. de Pérusse consacra une grande partie de sa vie à ses établissements agricoles. Les résultats pour sa seigneurie seront encourageants mais au point de vue national, ces « *faux-semblants de démarrage économique seront en réalité fort modestes et prendront le plus souvent l'allure d'expériences ponctuelles de propriétaires favorables* »⁶ comme l'expérimenta lui-même le marquis de Pérusse des Cars.⁷

Jacqueline GAGNAIRE – Claudine PAULY

⁶ CARPENTIER Elisabeth, PELLEGRIN Nicole, PERET Jacques, TARRADE Jean, *La Vienne de la Préhistoire à nos jours*, Saint-Jean d'Angély, 1986, p. 209.

⁷ De nombreux renseignements fournis dans cet article sont extraits du livre *Le marquis de Pérusse des Cars, un seigneur en Poitou au siècle des Lumières*, GAGNAIRE Jacqueline et PAULY Claudine, 2004, 313 p.